

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

QUINN, John R., *The Reform of the Papacy. The Costly Call to Christian Unity*

par Gilles Routhier

*Laval théologique et philosophique*, vol. 57, n° 1, 2001, p. 190-192.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/401339ar>

DOI: 10.7202/401339ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

(ou avant de) s'attaquer à l'œuvre même du philosophe. À cet égard, il faut reconnaître à l'ouvrage de Hayman le mérite de laisser largement la parole à son sujet d'étude : son texte contient en effet de multiples citations de Nietzsche, dont plusieurs très longues.

Ce genre de petit ouvrage (brève introduction — moins de cent pages ! — à une œuvre immense) a souvent les défauts de ses qualités et il me paraît inconvenant de lui reprocher des manques qu'il ne prétend pas vouloir combler. Par ailleurs, on est en droit d'attendre davantage, me semble-t-il, de ce type d'introduction. Il faut déplorer surtout l'absence de structure et d'organisation logique du texte de Hayman (qui ne comporte ni introduction, ni conclusion, ni sections clairement définies). Le texte contient également des redites lassantes pour le lecteur (le même passage du « prologue » de *Zarathoustra* est cité aux pages 43 et 54 ; on nous rappelle à deux occasions — pages 22 et 35 — que Nietzsche devait donner ses cours sans pouvoir consulter ses fiches, etc.). Enfin, il aurait été intéressant de retrouver une bio-bibliographie permettant au lecteur de situer globalement la vie et l'œuvre du philosophe.

Malgré ces remarques critiques, il faut saluer la parution de cet autre livre consacré à Nietzsche et souhaiter qu'il encourage le lecteur à s'aventurer, *par lui-même*, dans l'œuvre de « celui qui a écrit de si bons livres »...

François NAULT  
*Université Laval, Québec*

Emilio PLATTI, **Islam... Étrange ? Au-delà des apparences, au cœur de l'acte d'islam, acte de foi.** Paris, Éditions du Cerf (coll. « Histoire à vif »), 2000, 350 p.

L'islam ne nous paraît étrange que parce que nous vivons dans un monde sécularisé, et qu'il « est avant tout une religion, une manière d'être en relation avec Dieu » (p. 8). Platti choisit précisément de présenter l'acte de foi des musulmans de façon classique et traditionnelle, tout en s'efforçant de le repenser quelque peu, c'est-à-dire de le rendre compréhensible et vivant pour l'homme d'aujourd'hui. En plus des 12 chapitres qui forment le corps d'un ouvrage dont les chapitres 5 et 6 (analyse des thèmes du Coran) constituent le centre, on trouvera, comme en encart, quatre courts textes, deux sur la personne de Muhammad (à La Mecque et à Médine) et deux sur le Coran (sa présentation et sa composition). Il s'agit d'un livre de vulgarisation, bien informé, bien écrit, qu'on lira avec plaisir pour s'initier à l'islam. Il pourrait même servir de manuel pour un cours général destiné à présenter les principaux aspects de cette religion.

André Couture  
*Université Laval, Québec*

John R. QUINN, **The Reform of the Papacy. The Costly Call to Christian Unity.** New York, The Crossroad Publishing Company (coll. « *Ut unum sint* : Studies on Papal Primacy »), 1999, 196 p.

On sait quel écho la conférence de J.R. Quinn à Oxford, le 29 juin 1996 reçut dans l'Église catholique et bien au-delà. Il s'agit sans doute de la contribution la plus significative à l'appel de Jean-Paul II, dans son encyclique *Ut unum sint*, à engager avec lui un dialogue patient et fraternel au sujet de l'exercice du ministère primatial. Certes, les propos de Quinn, qui ont fait le tour du monde, n'ont pas eu l'heur de plaire à tout le monde. C'est sans doute ce qui lui a coûté sa participation au synode pour l'Amérique. Dans cet ouvrage, l'archevêque émérite de San Francisco reprend, mais de

manière beaucoup plus élaborée, l'essentiel de ses propos tenus à Oxford. Si, dans sa préface, il déclare ne pas faire œuvre de théologien, on reconnaîtra cependant que l'ouvrage est fort bien documenté (une documentation non seulement abondante mais bien à jour, dans les principales langues modernes) et les questions bien approfondies. Malgré la vigueur de la pensée et la rigueur du propos, l'approche demeure pastorale. Il y a un réel souci de ne pas blesser ni de scandaliser, une attention constante à éviter tout jargon inutile ou à expliquer en notes les termes trop techniques qui risqueraient de ne pas être compris d'un large public. De plus, l'ensemble est conduit avec beaucoup de pédagogie. L'auteur est manifestement préoccupé d'éduquer. À cet égard, le chapitre II, qui constitue une longue réflexion sur le thème de la réforme de l'Église et du statut de la critique dans l'Église est remarquable. Après avoir indiqué, au chapitre I, le sens de l'appel de Jean-Paul II à réfléchir à nouveaux frais au ministère d'unité du pape, l'auteur s'emploie dans une longue démonstration à montrer en quoi la réforme est nécessaire dans l'Église. Il veut manifestement convaincre ceux qui associent le terme « réforme » au protestantisme et qui, sur la base de la note de la « sainteté » de l'Église, dénie toute initiative réformatrice, croyant plutôt que tout en elle a un caractère « définitif » ou « irréfornable ». Sur cette base, il souligne le fait que la critique est la matrice de la réforme. Si elle est constructive et conduite avec honnêteté, patience et humilité, elle ne constitue pas une rébellion ou un acte déloyal, mais elle peut s'avérer positive et vivifiante. Quinn n'aborde pas ici la question du droit de la remontrance, reconnu aux évêques à l'endroit du siège apostolique, mais il s'applique, dès le début à bien asseoir la légitimité de son propos : sa critique n'est pas déloyale, mais elle veut simplement s'inscrire dans le cadre de l'invitation adressée par Jean-Paul II lui-même. Cela étant posé, l'auteur développe son argumentation autour de quatre points principaux : le rapport entre papauté et collégialité (chapitre III), la nomination des évêques (chapitre IV), le collège des cardinaux (chapitre V) et la réforme de la curie (chapitre VI).

Le chapitre III est de loin le plus développé. Il aborde d'abord d'un point de vue historique le développement de la primauté avant de s'arrêter à l'enseignement de Vatican II. L'auteur, sur la base des débats conciliaires, indique d'abord qu'on ne peut pas prétendre que le pape ne doit répondre qu'à Dieu de sa conduite. À la suite de Vatican I, il indique que le pape est lié, notamment par l'Évangile, mais pas seulement, et qu'il n'est pas au-dessus de l'Église, mais dans l'Église. Il montre ensuite que l'affirmation de la juridiction « immédiate » du pape ne signifie pas qu'il peut intervenir de manière habituelle dans les affaires des différentes Églises locales. En fait, cette juridiction universelle est au service de l'unité du corps épiscopal et des Églises locales. L'auteur aborde ensuite la question de la doctrine de la collégialité, telle que la développe Vatican II sans toutefois en souligner les limites qui rendent en pratique cette doctrine de la collégialité inopérante. Sauf aux pages 104 et 105, il ne développe probablement pas suffisamment la question de la communion des Églises, demeurant prisonnier, comme Vatican II du reste, des rapports entre primat et collège, ce qui affaiblit d'autant le rôle des conférences épiscopales. De même, on note la limite des observations au chapitre des synodes des évêques. Le péché originel des synodes, pour ainsi dire, c'est d'en avoir fait un conseil sous l'autorité du pape, qui devait l'assister dans l'exercice personnel de la primauté, et non une expression de la collégialité des évêques au plan du gouvernement de l'Église tout entière. On se rappelle du reste que le terme « collégialité » n'apparaît nulle part dans le *motu proprio* de Paul VI qui le constituait. Pas surprenant que cet enfant malingre ne se soit pas développé suivant toutes les espérances, un peu naïves, que l'on avait mises en lui.

Le chapitre IV, sur la nomination des évêques, fait un peu figure de hors-d'œuvre dans l'ensemble. En effet, cette question, bien que très importante et d'une très grande pertinence œcuménique, est moins directement liée à l'exercice de la primauté de l'évêque de Rome, surtout lorsque l'on considère la multiplication des évêques auxiliaires. Certes, il s'agit là d'une question importante et le raisonnement de l'auteur est exact, surtout lorsque l'épiscopat semble devenir un

honneur que l'on distribue à des serviteurs méritants, mais cela nous éloigne un peu de l'étude de l'exercice du ministère d'unité du pape. Ce chapitre IV vaut toutefois le détour puisqu'il soulève la question du rapport entre Rome, les Églises locales et les évêques d'une province dans le choix des évêques. L'auteur procède ici à partir d'un parcours historique et d'un examen comparatif des pratiques dans l'Église anglicane et dans l'Église catholique, avant de tirer quelques conclusions pratiques.

Le chapitre V, le plus bref (15 pages), traite du collège des cardinaux. Après un bref rappel historique, M<sup>gr</sup> Quinn relève la difficulté que pose ce collège particulier à l'intérieur du collège épiscopal et la délicate question du rapport entre cardinaux et patriarches de l'Orient catholique, avant d'aborder l'importante question de l'élection du pape.

Enfin, le chapitre VI, sans doute le plus important, avec le chapitre III, traite de la curie. Il s'agit là d'une question vivement débattue depuis Vatican II. L'auteur résume les principales suggestions que l'on peut tirer des débats conciliaires eux-mêmes. Malgré plusieurs tentatives de réformes, on est encore loin du compte et la plupart des suggestions sont encore valables aujourd'hui. C'est sans doute là le nœud de la question. En effet, il ne s'agit pas simplement de joindre de nouveaux dispositifs au système ancien (créer un synode des évêques, par exemple) ou de se doter d'une doctrine de la collégialité. Encore faut-il articuler ces nouveautés au corps curial déjà existant. Autrement, la greffe de ces nouveaux organes se traduira toujours par un rejet.

Bref, un ouvrage courageux, qui aborde des questions délicates, de manière approfondie, pastorale et équilibrée. La critique demeure toujours mesurée et charitable, le style simple et le propos accessible à toute personne un peu cultivée. L'auteur trouve un ton juste pour aborder une question que l'Église catholique ne peut esquiver.

Gilles ROUTHIER  
*Université Laval, Québec*

Andrianjatovo RAKOTOHARINTSIFA, **Conflits à Corinthe. Église et société selon I Corinthiens. Analyse socio-critique.** Genève, Éditions Labor et Fides (coll. « Le monde de la Bible », 36), 1997, 350 p.

Cynthia Briggs KITTREDGE, **Community and Authority. The Rhetoric of Obedience in the Pauline Tradition.** Harrisburg, Pennsylvania, Trinity Press International (coll. « Harvard Theological Studies », 45), 1998, xviii-190 p.

Ces deux ouvrages, tous deux fruits de recherches doctorales, portent sur le contexte socio-historique qui se profile derrière le discours théologique des lettres pauliniennes. Il convient donc de les mettre en parallèle.

1) En publiant sa dissertation doctorale (élaborée à Lausanne sous la direction de Daniel Marguerat), Rakotoharintsifa propose une « lecture cursive » de textes de I Corinthiens, dans le but de dégager les types d'interaction entre l'Église et la société ambiante. La thèse s'énonce ainsi : « D'un côté, l'apôtre Paul préconise, à partir de sa théologie de la croix, une communauté chrétienne (a) à la fois *solidaire* et *ordonnée* dans ses frontières intérieures, (b) *critique* et *ouverte* face à ceux du dehors, et (c) définie par son fondement *christologique* et par les *dons de l'Esprit* mis au service de l'édification mutuelle. De l'autre, la communauté et ses conceptions religieuses se structurent en grande partie en fonction (d) de sa vision de la société environnante et (e) de l'influence de cette dernière sur la vie ecclésiale » (p. 279). Pour établir sa thèse, l'A. analyse successivement, de